

L'IZBICUTIEN

A l'heure où Madame Lulu ferme son café, bien après que les commerçants des rues piétonnes ont tiré leurs rideaux de fer sur les plats de faïence, les jouets d'enfants, les souliers vernis et les tomes de cantal, quand même les zombies solitaires ont regagné leurs improbables maisons, il ne reste plus au-dessus d'Aurillac que le grand œil froid de la lune, ouvert comme un trou dans le ciel plus haut que le mont Robic.

C'est à cette heure propice aux légendes que descendaient autrefois sur les rives de la Jordanne les "pesces de fi", les pêcheurs de fin, à la recherche de l'éclat d'une paillette d'or plus vive qu'une ablette dans l'éclair d'un rai de lune.

Aujourd'hui, la Jordanne a oublié d'attendre ses amoureux de la nuit. Tout Aurillac ferme au soir ses volets. Dans chaque salon, dans chaque salle à manger, brille la lueur cathodique des postes de télévision en couleur. Les temps anciens sont morts, et avec eux les pêcheurs à la lune capables de prendre pour une pépite l'espoir d'une goutte d'eau éclaboussée dans la lumière de la nuit. Nous vivons une époque moderne. Nous rêvons à présent au chaud aux fortunes que dispensent quotidiennement les jeux télévisés. Chacun sa lune et chacun son rêve en forme de date de naissance ou de loterie de foire. Nous rêvons au loto, au tiercé et à Jean-Pierre Foucault. Nous rêvons comme

l'homme a toujours aimé rêvé. Mais nous rêvons seuls et la Jordanne s'ennuie les soirs de pleine lune.

Pourtant, cette nuit-là, dans le silence humide et frais des montagnes, un point passa dans le ciel d'Aurillac. Ce fut, à l'heure où tous les yeux humains étaient fermés, comme la pointe d'un stylo blanc sur une feuille de papier noir, une longue traînée claire venue d'un autre monde par le trou de la lune au-dessus du mont Robic. La chose hésita à l'aplomb de l'hôtel de ville et du jet d'eau du jardin des Carmes. Elle avait tout son temps, puisque personne n'était là pour l'observer. Elle entendit le glouglou de la rivière comme une prière, suivit le cours Monthyon et remonta le long du viaduc. Au quatrième coup de l'horloge de la chapelle Jules Ferry¹, elle plongea dans la Jordanne sans plus de manière qu'un caillou dans l'eau. Plouf! rien de plus.

C'était un mercredi, le lendemain fut un jeudi, on aurait pu croire que tout était en ordre.

Pourtant...

Pourtant, au matin de la nuit de la chose, Double-Vue posa son cartable sur le bord de la route et huma le vent. Il portait une paire de lunettes si épaisse que c'était à se demander s'il pouvait encore y voir quelque chose. Il était élève au collège de la Jordanne et n'en voulait point à ses camarades du sobriquet dont ils l'avaient affublé.

¹Hé oui, il y a à Aurillac une chapelle que tout le monde ou presque appelle la chapelle Jules Ferry parce que située dans l'enceinte d'un collège qui porte ce nom... C'est peut-être ainsi que se terminent les guerres de religion.

— Tiens, ça pue drôlement ce matin, se dit simplement Double-Vue en approchant de l'école.

Il se demanda si l'usine d'incinération des ordures avait commencé à fonctionner malgré les protestations des écologistes et, comme à chaque fois qu'il réfléchissait à une importante question, il ôta ses lunettes pour en essuyer les verres.

— Tiens, ça ne pue plus, constata Double-Vue en frottant ses carreaux à l'aide d'un chiffon exclusivement réservé à cet effet. J'ai dû me tromper...

Il rechaussa ses grosses lunettes et s'apprêtait à poursuivre son chemin quand l'odeur indéfinissable - que nous ne tenterons donc pas de définir - lui sauta à nouveau aux narines.

— Étrange, murmura-t-il pour lui même en ôtant ses lunettes ce qui eut pour effet immédiat de supprimer l'odeur.

A trois ou quatre reprises, il répéta ce manège. Le mystérieux parfum n'était perceptible qu'avec des lunettes sur le nez. Comme l'odeur en était vraiment trop désagréable - indéfinissable, mais vraiment trop désagréable -, il rangea ses lunettes dans son étui et reprit son chemin, guidé par les cris de ses camarades dans la cour du collège.

Le monde entier avait plongé dans un flou liquide et mouvant. Les enfants qui couraient, les voitures qui passaient, les feuilles qui volaient, tout ce qui bougeait, tirait derrière soi le souvenir de son mouvement, ainsi qu'on voit sur les photographies d'amateurs quand le sujet a fui trop vite l'objectif de l'appareil. Chaque enfant était une tache de couleur sur le fond bleu des bâtiments du collège. Double-Vue reconnut Le Grand à sa silhouette plus haute d'une vingtaine de centimètres que toutes les autres.

— Goûte un peu ça, dit Double-Vue en tendant ses verres à son ami.

— Ça pue, dit Le Grand en chaussant les lunettes. Tu les as laissées tomber dans une benne à ordures?

— Je ne sais pas ce qui arrive. J'ai senti ça en arrivant. Cela s'arrête dès que je retire mes lunettes. J'avais peur d'être cinglé. Puisque tu le sens toi aussi, je suis un peu rassuré!

Monsieur Cerredenac, le prof de sciences naturelles, traversa la cour d'un pas rapide. Il portait sur le bout du nez une paire de bésicles rondes qui lui donnait l'air d'un savant du siècle dernier.

— Tu crois qu'il sent? demanda Le Grand.

— Je ne sais pas. Ça ne marche peut-être qu'avec mes lunettes à moi. Je n'ose pas aller lui demander.

La main posée sur l'épaule de son ami, Double-Vue se laissa guider parmi les jeux et les conversations du matin. Il fut bientôt évident que seuls les élèves qui portaient des lunettes avaient senti l'étrange odeur, plus ou moins violemment suivant l'épaisseur de leurs verres. Eux aussi cessaient de sentir quoi que ce soit dès qu'il rangeaient leurs lunettes dans leurs étuis.

— C'est une histoire de fou, dit Le Grand. Et tout le monde s'accorda à lui donner raison.

Quand la sonnerie engagea les enfants à gagner leurs classes, aucun des collégiens de la Jordanne ne portait plus de lunettes.

— Asseyez-vous, dit Monsieur Cerredenac en ouvrant sa mallette. Son front était plissé, ses narines dilatées et chacun de ses gestes trahissait une nervosité inhabituelle.

— Il sent, chuchota Le Grand, je suis certain qu'il sent...

— Ouvrez votre manuel à la page 48.

Les pages du livre défilèrent sous les yeux de Double-Vue, aussi incompréhensibles qu'un feuilleton de Canal Plus sans décodeur. Les lignes des textes dessinaient des sillons sombres sur le papier. Ici ou là, une illustration en couleur faisait tache ainsi qu'un champ de tournesols en fleurs au milieu d'une plaine labourée. Double-Vue sans lunettes voyait le monde à ma manière des impressionnistes. C'était impressionnant. La tête lui tourna.

— Vous avez un problème, Berthou?

A l'appel de son nom, Double-Vue leva son nez orphelin.

— Non m'sieur...

— Alors lisez le début du chapitre.

— Le règne végétal.. souffla Le Grand.

— Le règne végétal... balbutia Double-Vue.

— Qu'est ce qui vous arrive, Berthou? Vous ne savez plus lire?

— Ce n'est pas cela, m'sieur, c'est à cause de mes lunettes. J'ai oublié mes lunettes à la maison...

Monsieur Cerredenac poussa un grand soupir en haussant les épaules. Ce faisant, il avala d'un seul coup quatre ou cinq litres d'air et l'incroyable se produisit. Le professeur

leva les deux mains en l'air ainsi qu'on fait devant les petits enfants. Il éclata de rire et entonna une chanson:

— Mes lunettes, gentilles lunettes...

Il avait grimpé sur son bureau et dansait en rond comme un gosse, tapait dans ses mains et poursuivait sa chanson sans queue ni tête.

— La lune est nette, la lune est nette

La lune qu'est nette a des lunettes.

A la dunette, à la dunette,

A la dunette chante une chouette...

Les enfants auraient pu rire, grimper sur les pupitres, suivre enfin le chahut que le professeur avait engagé. Personne ne s'en sentit le cœur. Il y a dans le spectacle d'un adulte singeant l'enfance quelque chose de plus triste encore que dans le gâtisme d'un vieillard, quelque chose d'obscène et de ridicule. Le bouffon peut imiter le roi, c'est même pour cela qu'on le nourrit, un clown peut rire de la science des savants, un pauvre peut singer les riches mais le contraire ne peut s'imaginer sans gêne. Le sage qui se moquerait du fou cesserait tout aussitôt de l'être.

Mais Monsieur Cerredenac ne se moquait de personne. Il était bel et bien retombé en enfance.

Le Grand traversa la classe jusqu'au bureau du maître.

— Ça ne va pas, monsieur?

— Ça va, ça va, sa va, savate au pied...

Il était descendu de son perchoir et imitait à présent les sons du tambour et de la trompette, le pouce collé à ses lèvres. Il gagna la porte et continua son cirque dans le couloir.

D'autres salles, sortirent d'autres profs tout aussi atteints que monsieur Cerredenac. Madame Lioran, la prof de français, s'était enveloppée dans un rideau et cherchait un homme à la lueur de son briquet, comme autrefois Diogène avec sa lanterne. Monsieur La Trémolière, le prof d'histoire-géo, la tête coiffée d'une poubelle sonnait la charge contre les Sarrasins en moulinant sa règle de fer. Madame Chassant jouait à la marelle en braillant des comptines de corps de garde, tandis que monsieur Corros, le conseiller d'éducation dont les coups de gueule étaient légendaires, bêlait comme un mouton, hennissait comme Ourazi et sifflait comme une alouette shakespearienne. Tous, absolument tous, portaient des lunettes.

Ils sortirent en charivari dans la cour où la pluie tombait à verse. Les élèves et les enseignants sans lunettes restèrent à l'intérieur du collège, également décontenancés par le spectacle qui s'offrait à leurs yeux.

— Il faut les attraper et leurs ôter leurs lunettes, dit Double-Vue.

— Ne dites pas de bêtises, Berthou, coupa monsieur Anjouy que ses fonctions de prof de gym semblaient désigner pour prendre la tête de la résistance en des circonstances aussi dramatiques. Ce qu'il faut, c'est les faire entrer dans une classe et les y enfermer avant que tout le quartier ne pense que le collège est devenu fou. Je vais chercher des cordes.

— Allez plutôt chercher des bonbons, proposa une fille bien connue pour son insolence. Ils se conduisent comme des gamins, il faut les prendre comme des gosses...

On vit alors, dans la cour du collège de la Jordanne, les élèves appâter une bande de profs déchaînés en leur tendant, à grand renforts de bruits de bouche, des carambars et des malabars, des chocolettis et des smarties. Cela aurait pu être drôle. Ce fut tragique. Les profs se jetèrent sur les friandises sans aucune retenue. Ce fut aussi triste qu'une distribution d'eau dans un camp de réfugiés du désert.

Quand les binoclards furent enfin bouclés, leurs collègues effondrés tinrent conseil dans la salle des profs. Personne ne prit le temps d'écouter les élèves raconter que, ce matin-là, une étrange odeur montait de la Jordanne, une odeur qu'on ne pouvait sentir qu'avec des lunettes, et que de là venait peut-être la cause de tout ce remue-ménage. Quand les adultes ne se prennent pas pour des enfants, ils confondent souvent l'extraordinaire et l'impossible et n'acceptent de croire qu'à ce qu'ils sont capables de comprendre.

Ils parlèrent tous en même temps autour de la machine à café sans parvenir à dégager le début du commencement d'une amorce de solution. Les profs à lunettes s'éclataient de rire dans leur réserve sous les regards pleins de pitié de leurs élèves.

Pendant ce temps-là, sur le bord de la Jordanne, à moins d'une centaine de mètres du collège, Didier Prost se demandait encore où il était tombé. Sa gélule inter

galactique achevait de se dissoudre dans les eaux claires de la rivière. Ça sentait bon l'alystrompue et le bornibec de chax, ses deux fleurs préférées.

C'était dans un dictionnaire au rayon "terre" de la bibliothèque inter galactique qu'il avait trouvé son nom. Didier Prost apparaissait dans tous les exemples du Robert pour les enfants! "Didier Prost reçoit des invitations pour le théâtre, Didier Prost s'est établi à son compte, Didier Prost a gagné le gros lot." Il menait à chaque page une vie exaltante et c'est pourquoi notre voyageur avait choisi ce nom pour sa première mission d'étude sur terre. Si Didier Prost avait tout de l'apparence d'un terrien ordinaire, il ne mesurait pas plus de 98 centimètres.

— J'ai dû me tromper en convertissant les doubles-globons en mètres, pensa-t-il.

Il se retourna. Des rochers taillés en parallélépipède et percés de trous rectangulaires montaient à l'assaut d'une colline au sommet vert. Il avait bien souvent rêvé à la lecture des récits des voyageurs qui l'avaient précédé, mais ce qu'il découvrait à présent dépassait en beauté tout ce qu'il avait osé imaginer.

Il ramassa une feuille et la tourna lentement entre ses doigts. On aurait dit une main vivante, légère et brillante sous la pluie. Il la lâcha, elle s'envola dans une bourrasque, tournoya dans l'air en signe d'au-revoir et alla se poser délicatement sur un galet couleur de ciel.

Didier Prost se mit en route vers le centre de la ville. Sur des chemins noirs, lisses et luisants, des sculptures de métal se déplaçaient toutes seules sur quatre cercles enveloppés d'une bande de caoutchouc rainurée. Les monstres, aveugles malgré leurs deux grands ronds jaunes à l'avant, couraient dans de grands cris de ferraille et des

cliquetis d'acier. Didier Prost jugea plus prudent de se tenir à distance. Il remarqua bientôt que les étranges caisses roulantes obéissaient à des lois très strictes. Dès que la couleur rouge apparaissait devant elles, elles s'immobilisaient et ronflaient sur place en attendant que la lumière se change en vert. Il profita d'une de ces lumière rouge pour traverser le ruban noir lisse et brillant, et nota sur son petit calepin que, sur la planète terre, le rouge marquait l'immobilité tandis que le vert était signe de mouvement.

Un peu plus loin, il découvrit des végétaux dont la tige brune se ramifiait en vert sur le fond du ciel. Il nota que sur la terre le vert servait de lien entre le gris du sol et le gris du ciel, mais, à ce moment, la pluie cessa, le vent souffla et le ciel se troua de bleu en quelques minutes. Didier Prost renonça à noter ce qu'il voyait et surtout à tirer des conclusions définitives dans ce monde où, à l'évidence, on ne pouvait être certain de rien.

De part et d'autres de rubans noirs, lisses et luisants où roulaient les monstres de métal, déambulaient des êtres assez semblables à lui-même, quoique plus grands à cause de cette fichue erreur de conversion des doubles-globons en mètres. Chaque individu qu'il croisait ressemblait à tous les autres tout en étant absolument différent. Ce problème le préoccupa longtemps. Comment peut-on être à la fois semblable et différent? Tous possédaient deux membres supérieurs plus maigres que les inférieurs et qui battaient sans utilité apparente le long de leur corps, à moins que leurs extrémités ne fussent rangées dans de petits logements aménagés à cet effet en haut des membres inférieurs. Tous portaient au sommet de leur corps un ovale plus ou moins régulier, percé de sept trous et surmonté d'une touffe de poils qui se dressait vers le ciel chez les uns alors qu'elle retombait en cascade vers le sol chez les autres.

— C'est bien cela, pensa Didier Prost avec la satisfaction du savant devant une grande découverte; on peut dire que les terriens sont tous semblables et que, pourtant, il serait difficile d'en trouver deux que l'on risquât de confondre!

Il y en avait des pâles et des foncés, des fripés comme des vieux fruits et des lisses comme l'eau sous la lune. Certains affichaient au milieu de leur ovale une protubérance fleurie de boutons et de crevasses rouges comme des bourgeons de lamcypridelles; d'autres se contentaient d'un appendice plus discret. D'aucuns arboraient des touffes de poils au dessus du trou du milieu de l'ovale, d'autres faisaient l'économie de celle du sommet. Et l'on aurait pu, à l'infini, décrire toutes les dissemblances semblables de tous les individus que croisa Didier Prost.

Mais ce qui fut le plus surprenant pour notre explorateur fut de découvrir à quel point les deux trous situés de chaque côté de l'ovale, un peu au-dessus de la protubérance centrale, pouvaient varier d'un individu à l'autre. Dans ces deux trous-là, semblaient vivres deux bêtes jumelles constamment en mouvement. Les unes étaient tendues, à l'affût et méfiantes, d'autres sévères, d'autres encore confiantes et tendres. Il y en avait de claires et de foncées, de pleines de feu et de pleines de lumière. Certaines, même, semblaient vivre dans l'eau. Il en vit aussi qui étaient capables de changer de couleur et de caractère en moins de temps qu'il n'en n'avait fallu au ciel pour virer du gris au bleu.

Ces deux bêtes là étaient bleues. Elles vivaient dans l'ovale d'un individu lisse à la touffe dressée vers le ciel. Quand Didier Prost le remarqua, l'individu marchait de long en large devant un établissement où l'on échangeait des liquides contre des figurines de

papier rectangulaires. Il avait rangé les deux extrémité de ses membres supérieurs dans le haut de ses membres inférieurs et marchait, l'ovale légèrement incliné vers le sol, les deux bêtes éteintes.

Soudain, on entendit un cri: "Pierrot!" L'individu leva l'ovale et les deux bêtes s'illuminèrent en un éclair. Du bout du ruban noir, lisse et luisant, arriva rapidement un autre individu dont la touffe flottait au vent. Les deux individus emmêlèrent leurs membres supérieurs, puis les deux trous inférieurs de leurs ovales. Ensemble, ils fermèrent une petite fenêtre devant les deux bêtes illuminées.

Didier Prost sentit tout son corps d'emprunt vibrer comme s'il allait se désintégrer. Sa touffe se dressa sur sa tête. Que se passait-il? Il était pétrifié, incapable du moindre mouvement, incapable de détacher son regard des deux individus qui semblaient bientôt ne plus pouvoir se distinguer l'un de l'autre. Soudain, l'extrémité d'un membre supérieur claqua contre son ovale accompagné d'un rugissement de colère.

— Dis donc, le nabot, tu veux ma photo? Espèce de voyeur! Je vais te tirer le portrait si tu ne décampes pas à la minute.

Les deux bêtes de l'ovale de l'individu s'étaient rallumées. Elles brillaient à présent d'un éclat froid et méchant. Didier Prost battit en retraite et courut jusqu'au bord de la Jordanne où achevait de bouillonner sa gélule inter galactique.

Il était bouleversé, incapable de comprendre ce qui venait de se passer.

— Les terriens, pensa-t-il, sont des êtres décidément bien étranges dont l'humeur et le caractère changent aussi vite que la couleur du ciel.

Il n'avait plus qu'une idée en tête: reconstituer sa gélule et regagner sa planète où chacun vivait programmé scientifiquement à l'abri de l'imprévu...

Au même moment, Double-Vue et Le Grand, convaincus d'avoir partiellement découvert le mystère du comportement des professeurs binoclards, décidaient de mener jusqu'au bout leur enquête, seuls contre tous. Ils quittèrent furtivement le collège, guidés par les lunettes détectrices, jusqu'aux rives de la Jordanne. Double-Vue interpella subitement son compagnon:

— Hey, je n'en peux plus! L'odeur devient de plus en plus forte! Elle me donne mal à la tête! C'est insupportable maintenant!

— Donne-moi tes lunettes. Moi, ça ne me gêne pas.

Le Grand se munit donc des loupes de Double-Vue, mais pour éviter de voir la vie en trouble, il prit la précaution de les placer sur le bout de son nez. Il saisit son camarade par l'avant-bras et le dirigea parmi les déchets de l'usine d'incinération. Le grand bâtiment gris et solide gâchait devant eux tout le paysage. D'épaisses fumées noires s'échappant de ses cheminées polluaient l'atmosphère. Soudain, Le Grand s'arrêta.

— Que se passe-t-il? demanda Double-Vue.

— Regarde cet... cet "homme", là-bas, près de la Jordanne! Tu ne le trouves pas bizarre?

— De qui parles-tu? Je ne vois rien... Ah! si... Un enfant qui joue sur l'herbe!

Imaginez-vous un être à la taille enfantine, un nain peut-être, aux traits grossiers, aux fines lèvres d'un rose vif qui se dessinaient sur un visage d'une teinte cadavérique; enfin, un enfant grimé, sortant tout droit d'un mauvais conte de fées et portant des vêtements beaucoup trop propres pour être honnêtes...

— Ce n'est pas un enfant, affirma catégoriquement Le Grand. Cette chose ressemblerait plutôt à Alphonse, tu sais! le "pilar" de l'équipe de rugby, mis à part que son visage est beaucoup plus inexpressif! Mais tu as vu comment il est sapé? Ça craint! Ce pull jaune poussin sous cette redingote kaki. Bonjour l'angoisse! C'est quoi, ce pantalon bleu marine? Il veut nous faire avaler qu'il porte un jean?

Double-View, lui, ne distinguait qu'une tache aux contours mal définis et ne s'inquiétait pas.

— Ça ne va pas? Tu divagues? Il va falloir, toi aussi, t'enfermer avec les profs! Ah, mais non, tu ne divagues pas, c'est toi qui a mes lunettes.

Sur ce, il rechaussa ses bésicles. Soudain, le monde redevint cohérent.

Vivement excités par la curiosité, ils s'approchèrent de Didier Prost. Le Grand remarqua, et Double-View crut voir, que cet étrange individu tapait du pied frénétiquement, se déhanchait bizarrement et se grattait l'oreille droite avec une véhémence particulière.

— Bizarre, vraiment bizarre! dirent ensemble les deux amis. Mais tacitement, ils décidèrent d'accoster l'énigme.

— Bonjour, auriez-vous un problème?

— Wsuejfhdyegdt bchdyegtr...

Sous cette avalanche de sons disparates et discordants, nos deux amis se regardèrent interloqués.

— Oh! excusez-moi, j'ai oublié de brancher mon décodeur! affirma Didier Prost en souriant.

— Qui êtes-vous? D'où venez-vous? demanda Le Grand en bégayant.

— Je viens de la planète Izbicus située dans la quinzième galaxie.

— Pardon? dit Double-Vue inquiet.

— Croyez-moi, je suis arrivé cette nuit dans ma gélule inter galactique. Malheureusement, au contact de l'eau, elle s'est dissoute. Reconnaissez-vous la délicieuse odeur de l'alystrompue et du bornibec de chax? Quel merveilleux parfum!

Parce qu'ils étaient dotés d'une intelligence nettement supérieure à la moyenne, Le Grand et Double-Vue comprirent immédiatement que la venue de cet Izbicutien avait un rapport avec le comportement dérouté et déroutant des professeurs binoclards. Ils n'en n'étaient qu'aux prémices de leur réflexion lorsque Didier se remit à taper du pied, à se déhancher et à se gratter l'oreille droite.

— Mais quelle attitude étrange! Qu'avez-vous donc? Si c'est une manie, ça doit se soigner! s'exclamèrent-ils.

— Je suis balouge, balouge...

Devant la mine interdite de nos deux héros, il ajouta:

— Ah non! la traduction est mauvaise. Comment dites-vous sur votre planète? Triste, oui. Je suis triste, triste...

— Vous... vous pleurez?!... demanda Double-Vue qui, s'il ne voyait rien, avait lu le Petit Prince dans la classe de madame Ratabon et savait qu'on ne voit bien qu'avec le cœur.

— J'ai peur de ne pas pouvoir reconstituer ma gélule pour retourner sur ma planète, sniffa Didier Prost tandis que d'énormes larmes silencieuses glissaient sur sa peau glabre d'extra-terrestre.

Émus pas un si grand chagrin, un chagrin si justifié, Le Grand et Double-Vue lui proposèrent de l'aider. C'était d'ailleurs dans leur intérêt: Ils n'avaient pas du tout envie de retrouver leurs professeurs dans leur état psychédélique.

— Allons chez moi, dans mon labo! proposa Double-Vue. Il venait d'avoir un éclair de génie. Il fit passer ses deux compagnons sous le viaduc et les guida dans le dédale des rues d'Aurillac. A la queue-leu-leu, ils longèrent les bâtiments et parvinrent, enfin, incognito, chez Double-Vue, notre savant en herbe.

Un imposant ordinateur, ainsi que le nécessaire du parfait alchimiste, occupaient la moitié de la chambre qui lui servait également de laboratoire. Tout un pan de mur était consacré aux composants électroniques et aux disquettes informatiques qu'il avait amassées au fil des années. Le désordre régnait sur son bureau: des feuilles couvertes d'équations et de hiéroglyphes se mêlaient aux manuels scolaires et aux livres de science-fiction. Pendant qu'ils réfléchissaient à la manière de reconstituer la gélule, Double-Vue saisit un livre et le bandit en criant:

— Ça y est! Je sais! C'est dans ce livres que j'ai déjà lu cette histoire!

Didier et Le Grand se dévisagèrent.

— Mais quelle histoire?

— L'histoire que nous vivons actuellement, bien sûr! On y trouve même les constituants de la gélule!

— Mais c'est fantastique! magique! machiavélique! s'exclama Le Grand.

Double-Vue s'assit devant son ordinateur et, pianotant durant une heure, il y introduisit les informations procurées par le livre. L'ordinateur résolut rapidement l'énigme. L'alystrompue était formée de yogourt bio et de nutrasweet, alors que le bornibec de chax était un savant mélange de la sécrétion de graines de kiwi et de bulles de coca-cola.

— Comme j'ai hâte de retrouver ma planète Izbicus, ma femme Xénophanie et mes jumeaux Xaxon et Xonxa, s'écria Didier.

— Il y a encore un problème, dit Double-Vue. La combustion de tous ces éléments doit être réalisée sur un point élevé.

— Que pensez-vous du Puy Courny? lança Le Grand.

— C'est une bonne idée, rétorqua Double-Vue. Réunissons les éléments et rendons-nous y avant qu'il ne fasse nuit noire.

Ils se faufileurent à nouveau dans les rues en rasant les murs pour passer inaperçus.

Arrivés au sommet du Puy Courny, près de la croix, ils rassemblèrent des branches. Soudain, quand le feu fut allumé, Didier Prost, effrayé par son ombre, se mit à courir dans tous les sens, essayant vainement de se détacher de cet autre

lui-même, mais en plus sombre, allongé sur le sol et répétant obstinément ses mouvements! Cette situation burlesque détendit l'atmosphère. Après une brève explication des deux amis, Didier Prost se calma. Ils introduisirent ensuite un à un les éléments dans le feu. Après quelques secondes qui leur parurent une éternité, une violente explosion se produisit. Ils s'aperçurent alors qu'une formation gazeuse flottait au-dessus des flammes. Didier Prost sauta dans les bras de Double-View et couvrit ses oreilles de baisers.

— Ouah! Une nouvelle gélule! je vais retourner chez moi!

— Hourra! On a réussi!...

Le Grand et Double-View se regardèrent et réalisèrent le vide que provoquerait le départ de ce nouvel ami. Il tendirent leurs mains vers Didier Prost et celui-ci, pris d'un élan de chaleureuse amitié inter galactique, les serra dans ses bras. L'Izbicuten grimpa dans sa gélule et disparut en un éclair.

La nuit tombait maintenant. Le grand œil froid de la lune ne s'était pas encore ouvert dans le ciel; Madame Lulu n'avait pas encore fermé son café mais les commerçants avaient tiré leurs rideaux de fer sur les plats de faïence, les jouets d'enfants, les chaussures vernies et les tomes de Cantal.

A travers un rideau de larmes, nos deux amis regardaient les lumières scintillantes de la ville. Moins émus, ils auraient pu voir un groupe d'hippocampes déambulant autour du square, de minuscules crabes arpentant l'avenue de la République, tout un monde aquatique, féérique. Certes, les lumières d'Aurillac leur réchauffaient le cœur, mais l'une

d'elle brillait encore plus: ce petit point lumineux, au loin, c'était tout ce qui restait de cette nouvelle amitié.

Pour échapper à ces sombres pensées, les deux garçons dévalèrent les pentes du Puy Courny et arrivèrent juste à temps au collège pour assister aux dernières élucubrations du personnel atteint de délire.

Heureux d'avoir sauvé le collège d'un péril gravissime et d'annoncer la bonne nouvelle, ils entrèrent dans la salle où l'on avait enfermé les professeurs les plus atteints. Un spectacle désolant s'offrit encore à leurs yeux. Le principal, monsieur Boudiou, à pat-vente sur une table, faisait mine de nager. Monsieur Latrémolière rentrait et sortait la tête de la poubelle, des épluchures de pommes et de poires recouvraient son visage. Il écoutait madame Lioran qui, enveloppée dans un rideau cramoisi, prétendait chanter la Traviata. Déjà, pourtant, on sentait bien l'amorce d'un retour à la normale. Madame Lioran, en effet, se débarrassa de son déguisement le plus rapidement possible et prit l'air absent, désintéressé de quelqu'un qui ne fait que passer. Au même moment, monsieur Cerredenac, médusé, s'étonna de se voir debout sur un bureau, les bras en croix, imitant le bruit d'un avion. Immédiatement, il descendit de son perchoir pour découvrir, hélas! madame Chassant poursuivant monsieur Corros qui avait osé effacer sa marelle. Soudain, tous s'arrêtèrent, interloqués. Un lourd silence s'établit dans la salle, rompu à point nommé par un terrible brouhaha émanant du couloir. Les professeurs aperçurent les élèves collés aux vitres et riant aux éclats! Très embarrassés, ils se détaillaient minutieusement.

Soudain, monsieur Corros déclara d'un air pincé:

— Je ne sais pas ce qui nous est arrivé, mais je vous invite à quitter cette salle et à interroger ces élèves, si mal élevés, qui se moquent de nous! Ils méritent bien une heure de retenue.

Double-View ouvrit la porte. Les professeurs gênés, guindés, sortirent de la salle. Apparemment, aucun d'eux ne souhaitait suivre le conseil de monsieur Corros! Ils s'éclipsèrent rapidement, refusant d'écouter les explications pourtant très simples du Grand et de Double-View.

Alors, les sages tinrent conseil. Aucun des élèves ne contesta l'exactitude du récit de leurs deux amis, puisqu'aucun, mais vraiment aucun, ne confondait l'extraordinaire et l'impossible.

Le calme est revenu au collège de la Jordanne où tous les élèves savent désormais qu'il est moins fatigant de chahuter les professeurs que de les surveiller quand ils se prennent pour des enfants ou n'acceptent de croire qu'à ce qu'ils sont capables de comprendre.

© Dominique Lemaire